

Serge X Roger

Quelques danses avec
la mort...

Nouvelles N'zassa



Sommaire

Préface	6
Au Royaume de Dieu-Sur-Terre	10
Quand on ouvre une tombe... ..	61
Ma Ville-Soleil	69
Quelques Danses avec la Mort	85
Ivorian Psycho	101
Le Septième jour	115

A mon père, pour ce qu'il ne saura peut-être jamais... Mon premier lecteur et critique.

A ma mère, pour ce qu'elle sait... Les psalmodies diurnes et nocturnes.

A Jean-Marie Addiafi, pour ce qu'il ne saura peut-être jamais... Pour le n'zassa !

Au Professeur Adama Coulibaly, pour ce qu'il sait... Le transculturel et la foi en un néophyte !

A Alain Mabanckou, Tierno Monénembo pour ce qu'ils sauront peut-être un jour...

A Josué Guébo, pour ce qu'il sait déjà... un autre père...

A Cédric Marshall Kissy, le poète de l'espoir, et Mariam Sanogoh pour avoir changé ce qu'ils savent... Lol

A Oswald et Guy Alain, Milène Koffi et N'guessanDibo Yves, pour ce qu'ils savent... Leurs bavardages excessifs ! Lol

A M. Karna Coulibaly, pour ce qu'il a toujours su... Depuis la classe de Seconde A1.

A Emilie et Parfait Boua ; et Diabaté N'godjigui... Pour ce qu'ils savent...

*A Oumar Condé, pour ce qu'il a toujours su...
La foi et l'attente depuis l'enfance.*

*A Agnessan Marie Ange, pour ce qu'elle saura un
jour... Dispositions identiques !*

*A Louis Roxan Assemien, Christelle et leurs père
et mère, pour ce qu'ils savent...*

*A Alexis E. Avoh, pour ce qu'il sait... Les larmes
d'une lecture ahurie !*

*A Raymonde Koffi Lahoban, pour ce qu'elle sait et
saura toujours... Depuis ce tableau...*

*A mes amis de la Terminale A1 (2004-2005) du
Lycée Moderne de Grand-Bassam...*

*A mes condisciples du Département de Lettres
Modernes de l'Université de Cocody...*

*A tous ceux dont le nom ne figure pas sur cette
page, ces textes sont vôtres... Je ne vous ai pas
effacés de ma mémoire. Ni de mes mots.*

*A tous les hommes et femmes de ce monde... Parce
qu'hier nous avons dansé avec la mort ;
qu'aujourd'hui nous dansons avec elle ; et que
demain cette valse lugubre continuera...*

Préface

Si ce livre n'avait pas pour lui sa verve sarcastique, s'il avait omis d'être une prose argotique et s'il avait même oublié de porter – dans l'architecture de sa déconstruction – toute la topographie de la guerre, il n'aurait été qu'un recueil de nouvelles. C'est-à-dire un livre de plus, ajustant un corsage pudibond à l'épaule désolée d'une bibliothèque. Mais les mots du présent ouvrage se sont montrés habités. Habités d'une soif capitale : faire voler en éclat ces cangues que le bon vieux mobilier tient pour genre. S'il a fallu rabattre le caquet aux étagères, prendre au collet la vénérable étoile du puritanisme stylistique, empoigner chasubles et capes, la parole ici n'a toutefois pas voulu s'épuiser dans la seule querelle formelle. Sous des séquences bellement abruptes, sous la truculence dépenaillée sont apparues, en toute virulence, les termes d'un procès métaphysique. Celui de Dieu-sur-terre et de sa compagne Protée. C'est que – par une fatalité qui sait si bien héler les tragédies – un homme furieusement laid s'est épris d'une femme fiévreusement belle. Débute un voyage initiatique fait du voisinage désopilant de divinités ahurissantes et de

canettes de Redbull. Mêmes décors surréels au cœur d'un pays payant redevance de sa fréquentation de libertés impubères : ville mitraillée, riverains médusés, charogne épanouie. Ce dont témoigne « Quand on ouvre un tombe », titre en aphorisme kouroumaïen, c'est de la fatalité d'une guerre, de l'évidence de l'absurde, de la logique de la destruction. Comment alors refuser l'appel d'une cité balnéaire ? Comment tourner le dos au ciel azuré, comment dédaigner le sourire de la « Ville-soleil », berge où s'écrivent en lettres de nectar, séquences et parenthèses d'amours passionnées ? Mais voici que le sort, déjà, s'irrite de la brise calme, voici qu'il dédaigne la douce tranquillité de soirs céruleus, houspille cette fête foraine de l'Abissa, par où chatoient toutes les dentelles de Grand-Bassam ! S'annoncent dès lors, « Quelques danses avec la mort », et resurgit, inouïe, les camouflets à la mièvrerie de formes rabâchées, les décors agités de nausées mémorables. De la prose célinienne ponctuée d'accents sapientiaux : « Si je mets mes pieds de pute dans cette église où vont mes putes de collègues, c'est uniquement pour narguer le pasteur. Mon pasteur. »

Dans la folie du vice assumé, dans l'ivresse de la ruelle dénudée, naissance d'une écriture sans fard, avènement d'un monde où la langue de l'« Ivoirian Psycho » et du « septième jour » coopèrent à l'émergence d'un aveu inédit. Survit l'énergie du désespoir, luciole ultime au cœur des nuits sans rivage ! Il y a bien cette prostituée dont l'âme est restée lucide dans l'alvéole d'un corps, livré au plus offrant. Il y a ce laid bossu resté capable d'amour, ce milicien drogué à fortes doses d'imbécilité sans pour autant en être inapte à l'indignation ! Il y a aussi ce

je-ne-sais-quoi de furie blasphématoire, qui n'a jamais été chez l'auteur de l'ordre de l'offense, mais de l'aire de la prière détournée. Est donc peut-être encore possible l'avènement de la « Ville nouvelle » dont rêvent, en ce bas – monde, les âmes éprises d'étreintes désintéressées, les âmes encore éprises d'amour.

Or, l'amour – enfin, appelons-le par son patronyme – la mort, commande quelquefois qu'on lui parle sans respect. Les anciens, l'avaient compris qui naguère la tutoyèrent, le torse désabusé, l'évoquant sans prétérition, la nommant sans précaution oratoire. Serge X Roger perpétue la geste en jetant dans l'aire de ces pages, des allusions pour le moins explicites au champ lexical de la mort : viatique, tombe, meurtre, sang ...tout ici traitre de l'amour surnommé, de la mort désignée. Elan suicidaire ? Fascination pour l'interdit ? Que non ! Ce qui se joue ici est de l'ordre de la fidélité à soi, de l'ordre du renoncement au confort micrométré, renoncement à la fausse quiétude, pour que naisse, à force de persévérance, la cité des idéaux, la cité de l'indépendance effective. Ce, dans la mort des faux dieux-sur-terre !

Josué GUEBO

Président de l'Association
des Ecrivains de Côte-d'Ivoire

Au Royaume de Dieu-Sur-Terre

*A toutes celles que j'ai appelées
« Maman ». Et à celles pour qui je
n'ai pas eu le courage de le faire.*

Au Professeur Adama Coulibaly

Je ferai un effort surhumain pour vous raconter l'histoire telle que je l'ai vécue. Vous pourrez y croire comme ne pas y croire. Et si j'avais été vous, je n'y aurais pas cru. Mais je ne suis pas vous ; et sachez que ce que je vais dire s'est réellement passé.

C'était il n'y a pas très longtemps, au Royaume-de-Dieu-Sur-Terre...

*

* *

Ma rencontre avec Elle

C'était la deuxième fois qu'elle me salua. Elle a juste dit « Bonjour ». Mais cette deuxième fois, Elle l'a dit avec le sourire. Elle m'envoutait. Aujourd'hui encore, je me demande ce qui la rendait si extraordinaire. Était-ce son regard couleur de ciel ? Était-ce son parfum aux senteurs de vanille et de miel ? Était-ce les courbes de son corps sur lequel se réveillaient les étoiles chaque nuit ? Et aujourd'hui encore, je l'ignore. Je me souviens juste qu'Elle était troublante. Son teint... Son teint, il se métamorphosait en harmonie avec la nature. Quand il faisait nuit, Elle devenait noire et ses pores scintillaient comme les étoiles. Son sourire brillait comme la lune. Quand il pleuvait, Elle revêtait la couleur de l'eau. Et devenait transparente. On pouvait voir des poissons de toutes sortes nager sur Elle. Quand le soleil était au zénith, on ne pouvait la regarder car elle éblouissait comme si le soleil était venu sur terre, rendre visite aux hommes. Une telle beauté aurait dû faire peur. Mais elle envoutait tous les hommes.

Pourquoi m'avait-elle salué ? Pourquoi m'avait-elle souri ? Moi, Le-Laid, L'Hideux, Le-Fils-De-La-Laideur, L'Homme-Crapaud, Le-Pet-Du-Diable... Moi, le bossu du royaume. Chaque fois que je pensais à elle, la voix de Mère Maman me revenait comme un écho dans la tête :

« Ne tombe jamais amoureux d'une femme trop belle sinon tu te perdras ! Et dans ton cas, vu ta laideur, évite même de tomber amoureux ! »

Mère Maman m'aimait vraiment. Ne vous y trompez pas ! Elle m'aimait d'un amour qui l'obligeait à être sincère avec moi. En plus, je suis assez honnête pour le reconnaître : je suis laid comme jamais personne ne l'a été. Ma tête aussi grosse que la bosse que je trimbale. Les plaies sur mon corps, Mère Maman m'a dit que je les ai depuis ma naissance et bien avant, selon l'oracle du royaume.

« Ton enfant est un monstre ! C'est un cadeau du diable ! Tu dois l'avorter ! Il porte une grosse bosse et il a le corps couvert de plaies purulentes. De mémoire de spécialiste en aqua-canari-graphie¹, je n'ai jamais vu une telle horreur ! »

Mère Maman refusa. Et comme pour conjurer le sort ou pour se convaincre de ma beauté, elle m'appela Ange. Elle n'eut aucun autre enfant. Ni avant ni après moi. J'étais son premier et son dernier. J'étais son ange. Elle aurait bien aimé en avoir d'autres, mais mon père la quitta dès qu'il me vit. Et aucun autre homme du royaume ne voulait prendre comme épouse la mère de l'Enfant-Crapaud, de l'Enfant-Buffle, de peur d'en avoir un comme lui dans sa descendance.

Mon enfance ne fut pas du tout heureuse. Elle ne fut pas non plus malheureuse. Car je finis par m'habituer aux pierres que me jetaient les autres enfants. Aux crachats des femmes sur le chemin de la rivière. Aux injures et bastonnades des hommes en route pour la chasse. Aux malédictions des vieillards assis sous le Baobab, à mâcher du kola. Je m'y étais fait. Et quand je ne recevais aucune de leurs brimades

¹ Technique permettant de voir l'enfant que porte une femme enceinte à l'aide d'un canari contenant de l'eau.

pendant toute une journée, j'étais triste. Car même quand ils croyaient me faire mal, moi, je me sentais regarder, désirer, aimer. Je n'avais aucun ami. Et je passais mes journées à flâner dans le royaume. Et le soir, je rentrais retrouver Mère Maman. Manger. Ecouter ses fameux contes. Et m'endormir auprès d'elle. Je l'aimais énormément, Mère Maman.

Le temps passait. Ma bosse grossissait. Ma tête aussi. Mes plaies se multipliaient. Je m'enlaidissais de plus en plus. Et j'étais aussi grand qu'un gamin de 10 ans. Le comble, c'est que j'avais maintenant 23 ans. Mais rien n'avait changé à part une chose : j'avais maintenant un ami.

Il s'appelait Gabriel. C'était le fou du royaume. Je l'aimais beaucoup. Et lui aussi. Je ne sais pas si je l'aimais autant ou plus que j'aimais ma mère. Je sais juste que je l'aimais. On était amis depuis pas très longtemps, car il venait juste d'arriver au village. Mais on s'entendait si bien qu'on dirait qu'on se connaissait bien avant notre naissance. Lui était fou. Et moi, j'étais laid. Personne ne nous adressait la parole. Excepté Mère Maman.

Et Elle, m'avait salué. Pour la deuxième fois. La première fois, je n'en crus pas mes oreilles. Alors, je la regardai les yeux hagards. Elle me regarda un instant et Elle partit. Gabriel sourit et ne dit rien. La deuxième fois, Elle s'arrêta, me salua. Et Elle sourit. Puis Elle partit dans la même direction que la première fois. Cette fois, Gabriel se mit à pleurer. J'étais confus. En plus, pourquoi Gabriel pleurait-il ? Il me dit juste :

« Viens ! On part à la maison. »

Il ne dit rien, même après avoir mangé et écouté les contes de Mère Maman. Son silence m'effrayait.